

# La lyre de Thamugadi



**Omar Kazi Tani**

# **La lyre de Thamugadi**

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

### **Du même auteur**

L'oiselier de lumière, L'Harmattan 2000s  
De l'autre côté de la source, L'Harmattan 1999  
La fileuse, Dar el Gharb éditions 2005  
Le vizir, Dar el Gharb éditions 2009  
La valise de la veuve, Dar el Gharb éditions 2015  
À l'unisson, Editions du Net 2020  
Autant ôter du temps au temps, Editions du Net 2020  
Lucien, l'amour mécréant, Editions du Net 2020  
Derrière les iris, Editions du Net 2021  
Les autruches d'Oslo, Editions khayal 2021

« Chacun s'abreuve à la source d'un patrimoine caché depuis la nuit des temps dans les entrailles de la terre. »

L'Empire du mensonge d'Aminata  
Sow Fall 2018

« Mourir est une fin, vivre, un partage, survivre, une longue souffrance. »

Omar Kazi Tani



## L'une coriace, l'autre danseuse

Pas du tout comme ses sœurs au nombre de deux. Pas de frère non plus, la maman n'en voulait plus, lasse d'échouer. Elle, dès ses quinze ans avait su comment ruer dans les brancards, et avait décidé de s'y accoutumer. Gymnastique persuasive, démonstration de volontarisme. Elle pouvait plus que ce qu'elle savait. Des robes ? Pourquoi faire, ses attributs les refusaient. Généreux tour de poitrine et de hanches aimaient compresser le corps de la jeune fille. Contestataire elle demeurait, séparatiste elle devenait. Oui, il fallait séparer le corps de l'esprit et le quotidien de l'enfoui. Comme son professeur de danse, elle avait une belle silhouette, la grâce lui allait bien. Elle se savait pas moche, pas rebutante, même un peu altière quand les regards indiscrets se posaient sur son corps ou au fond de ses yeux. Ses sœurs et sa mère craignaient ses débordements, mesuraient sa vigilance accrue, sa méfiance outrancière, et s'extasiaient en la voyant onduler. Le père, lui, ne savait rien, ignorait l'existence de poumons dans la poitrine de son avant dernière fille. Il se souvenait seulement quand l'ouragan s'annonçait, qu'il avait sursauté lorsque son épouse lui avait annoncé la venue d'un enfant. Un garçon, avait-il dit ? Un enfant seulement ; un autre, une autre serait préférable osait-il répondre. Plus tard, et quand, mains aux hanches la nouvelle venue au monde affirmait sa présence, les regrets gagnaient le géniteur et il se retirait. Pour souffrir, pour pleurer l'absence d'un héritier, pour conjuguer au présent sa frustration. Il aimait sa fille, il y voyait l'ombre de ses illusions, la trace de ses déboires. Il l'admirait surtout, quand elle aidait sa maman dans ses tâches ménagères, qu'elle portait un tablier rouge à damiers, et qu'il la comparait à une sportive

australienne, britannique ou originaire d'une autre planète. Agile, talentueuse dans ses postures et déterminée dans ses gestes. C'était un garçon se disait-il, mais il préférait sa fille à cause de son amarrage au port féminin, celui de toutes ses filles. Demain ce sera une épouse. Son mari portera le pantalon et elle qui y est habituée, refusera de porter une robe. Cela ne sert pas à grand-chose une robe, puisque sa généreuse poitrine était protégée.

Ce matin, les parents et deux cadettes rendirent visite à une vieille tante, debout toujours mais pliée quasiment en angle droit. Les colonnes vertébrales sont des charpentes résistantes mais ne supportent pas trop le poids des ans. Elles perdent leur compacité osseuse et ondulent comme pour mieux se rapprocher du sol. Le père s'était justement demandé si ce n'était pas la terre qui remontait vers la face de la tante, pour, probablement l'embrasser et l'inviter à la rejoindre dans ses tréfonds. Vieillir cachée plutôt qu'afficher ses tares. Oh ! La terre s'était souvent avérée compaissante. De nouvelles en questionnaires, l'assemblée avait fait le tour de la question. Tous les jours, la jeune voisine d'en face, inscrite elle aussi au cours de danse, s'installait en fin d'après-midi au balcon, sur un fauteuil en rotin et tapotait sans discontinuer le clavier de son téléphone, imitée par la marginale, sobriquet utilisé par les sœurs en son absence, elle, souvent accoudée au muret de la terrasse. Et quand le réseau faiblissait, le langage des signes entraînait en action, suscitant gestes de colère et d'autres insolences partagées entre les deux danseuses, dont le choix n'était que prétexte aux évasions et rencontres discrètes. Il fallait bien des exultations intempestives, ponctuées d'indécence. Les filles s'illustraient chacune à sa façon, conjuguant suffisance et culot au même mode. Tout pouvait survenir quand les deux complices adversaires faisaient front commun pour faire courber les concierges des immeubles et les jeunes gens qui, intimidés par l'arrogance du sexe faible, courtoisaient gauchement deux farouches tigresses perdues dans la jungle citadine. Le restaurateur du coin de la rue adjacente aux repaires incontrôlés, beau garçon mais portant balafre sur la joue gauche, savait lui, imposer la loi du regard fixe et



victime de strabisme. Un sandwich par semaine et deux bisex en échange, pour chacune des danseuses en respectant l'intervalle temporel. Il lui appartenait à lui, de faire signe, son œil gauche plus grand que celui de droite, était une foudre apaisante pour les jeunes voisines perchées, qui se complaisaient dans leur rôle de tandem, attractif et sensuel. Tout se passait dans l'arrière-boutique, casse-croûte, discours, bousculades juvéniles plutôt tendres à l'exception des rapides baisers, facture payable à tour de rôle dans un coin protégé de la terrasse de chacune des filles. Le temps était choisi de façon commode. L'heure propice à l'étendage des lessives hebdomadaires. Jamais le même jour, pour dégustation particulière et personnalisée. Il fallait tempérer les turpitudes pour éviter les tempêtes provenant du clan. Ils étaient intransigeants et impétueux les clans du quartier les danseuses. Ils étaient reconnaissables aux heures de sieste par leur barbichette d'imberbes, leurs chaussures de sport et le verset trois du chapitre vingt trois de l'évangile selon Matthieu, faites ce que je dis, ne faites pas ce que je fais. Ce à quoi se pliaient les éperdus de syllogismes partiels et intégristes, et en jouissaient les frustrés d'appétits libérés. Les filles savaient se protéger des regards perçants et punitifs du quartier, tout en se livrant au dénuement partiel, de quelques attributs attractifs, car, il fallait bien s'initier pour demain ! Les mères attentives et impressionnées au bain maure par le développement des emblèmes de leurs filles, se montraient plus compréhensives et se laissaient tenter par des projets d'union. Un mari pour chaque fille, projet incontournable des mères, soucieuses de caser leur progéniture, faute de moyens de subsistance au sein des familles nombreuses et par prudence de voir altérée l'image de la retenue. Les pères quant à eux, se dissolvaient, face au biscuit préparé avec soins et amour par les filles à papa, et se montraient, l'espace d'un goûter, les plus ardents défenseurs de la cohésion familiale. Quand la fratrie était indigente de mâle, la tâche du pater familias devenait plus légère, les opposants à la hiérarchie n'existaient pas et les mères assuraient une tacite modération. Le vieux lion se faisait assaillir par les lapines.

Les sujets épuisés, celui de la coriace même pas abordé ou seulement en forme de clin d'œil malicieux entre le père et la vieille tante. Les femmes ne s'aimaient pas et forcément la fille ne devait pas aimer sa grande tante. La réciprocité à cause d'une torsion de colonne vertébrale, ne favorisait pas un redressement, quand c'est tordu ça le reste, mais quand cela commence, il faut utiliser l'enclume et le marteau avait vomi la vieille tante ; voûtée du dos mais droite dans ses bottes. Alerte générale, froncements de sourcils de la mère, le père ménageant la susceptibilité de la tante, détourna son regard et les cadettes, livides de peur, écarquillèrent leurs yeux transparents. C'est qu'elle n'y allait pas de main morte. Même le café offert parcimonieusement et refusé par les filles, avait un gout amer, accentué d'assurance comportementale. Se frotter à la mégère devenait dangereux pour les autres, pas pour le père des filles, son neveu, mal rasé et que le caleçon dépassant largement le pan du pantalon froissé, ne dérangeait nullement. L'image était familiale et toutes les fantaisies étaient permises. Voilà pourquoi, se produisait une fois par mois, le déménagement de la chambre conjugale qui se transformait en studio pour vieux garçon. Elles étaient bien entre femmes, sans la danseuse qui, elle, se retirait dans la buanderie de la terrasse donnant libre cours à ses prouesses. Elle aimait ses livres, qui lui racontaient les tabous et lui suggéraient des modes d'emploi de réactions.

Le vendeur de CD, sous un large parasol qui servait de toit et de murs, accrochait ses nouveaux produits et augmentait le son au passage des danseuses. Faussement indifférentes, finissant par d'abord sourire, se renseigner, écouter et repartir la chanson dans le sac et l'ambition dévoilée du vendeur à l'occasion d'une prochaine visite. Le chemin des conquêtes, passait inévitablement par de mensongers échanges, se transformant en dialogues détendus puis en embrassades amicales, calculées, quantifiées et de haute voltige selon la présence des curieux ou des porteurs de jeans élégamment délabrés. La jalousie est extensible et dévoratrice de parcelles et de territoires. Les deux danseuses, abonnées à la duperie et la cupidité, ne se soumettaient qu'à leur instinct dévastateur, le

beurre et l'argent du beurre. Toutes deux, bien nippées, recrutait les appétits d'adolescents et se frayaient des avenues dans d'évidentes conquêtes de jeunes ringards, duvet aux lèvres et sur le menton, menottés par le charme ravageur des tenues transparentes. Il fallait bien faire marcher leur précaire commerce, attirer des clientes surtout, offrir cadeau, sourires, légères courbettes et se satisfaire du superficiel contact charnel lors des bonjours, bonsoirs et même adieux provisoires. Le jeu était facile : ça commençait par le clignement des cils et finissait par des poignées molles, mais adhésives. Le message muet laissait entrevoir un fléchissement naturel, ratifié par les contacts des paumes de mains lors des récoltes. Les mains et puis, sûrement pour les filles, mais sans consommer vraiment, l'espace des fausses tendresses et de la tromperie affective. Les garçons prompts aux déclarations ne respectaient pas les arrêts obligatoires en dépit du signal donné par le receveur. Le canton privilégié des chatouillements et de tous les dangers, pouvait dévaler brutalement et se perdre dans le fleuve des inconsciences. Il fallait rester indemnes, s'étaient promis les voisines danseuses et réfutaient leur inclinaison à se délier, penchant qui aurait pu provoquer la libération des adolescents ainsi que l'indigeste festin qui pourrait en résulter. Il est des cérémonies joyeuses qui repoussent la raison et révèlent des besoins d'assouissements déchaînés. Ni froids, ni brulants, de préférence tièdes, donc prudents. Toute une stratégie d'exploits à distance et de la retenue pour mieux éperonner la victime. Les jeunes admirateurs se vantaient de leurs délires, les filles, elles, brodaient des thèses excitantes, se jalousant, établissant des pronostics aussi approximatifs que des prévisions météorologiques, au pif ou aux habitudes d'un ciel, sans satellite. Et les occasions étaient soigneusement anticipées, préméditées avec la gageure de victoires des filles et de gaucheries des commerçants en musique. Eux, réalisaient instrumentalisation et arrangements, le tout produisant des symphonies aphones soumises aux impulsions de singulières percussions. Le quartier vivait dans une torpeur mouvementée, produite par les incantations des cœurs et les écoulements nasaux,

souvent visqueux et que recueillaient des mouchoirs en papier. Il fallait bien perdre de sa superbe pour appâter, séduire, puis anéantir l'autre. Souvent les garçons plus sensibles et moins sensuels que les danseuses, laissaient leurs joues s'imbiber et leur bave couler. Complémentaires, les effusions placardaient leur collusion et mettaient à nu les déceptions des garçons. Seules les études retenaient maintenant les deux candidates au baccalauréat. Les camarades de classe, passifs, subissaient des révisions collectives qui se faisaient sous la férule d'un présomptueux professeur d'alphabet, dans un garage, équivalant pour lui à une salle de classe normative et rapportant plus de sonnante et trébuchante que de savoirs. Trente-cinq élèves candidats au Bac dans vingt mètres carrés, utilisant un mobilier hétéroclite, deux lampes borgnes, un contreplaqué verdâtre, éparpillant la poussière de craie et déposé sur une chaise branlante, constituaient son support pédagogique. Lui, passait plus de temps dans la courtisanerie que dans les apprentissages. Toute contiguïté est source de silence librement consenti ou de « Pousse-toi », cela dépendait des caméras de surveillance à iris humains, d'implication des élèves, de la bienveillance ciblée du professeur, mais aussi de la survenue inopinée de parents, pour disaient-ils venir dire bonjour. CIA de service, agents envoyés par le père ou la mère pour vérifier les différents impacts. On travaille sérieusement ou se rencontre ?

Les deux voisines qui ne se quittaient que rarement, assises sur le même banc ne manquaient ni de comportements séduisants ni de propos agitateurs. Chacune d'elle, se vit affublée d'un sobriquet. Celle qui avait deux sœurs et pas de frère se fit appeler la coriace, à cause de son ardent tempérament, l'autre, fille impertinente qui dansait souvent sur la terrasse, elle, on préféra la nommer la danseuse. Deux caractères, deux corps exubérants et des pas de danse ondulatoire dès que l'enseignant sortait du garage, pour fumer. Nouvelles approches d'apprentissages modulées par des vacillations corporelles. L'étude des schémas des corps étant nécessaire en cours de sciences, notamment en matière de phagocytose et en éducation physique, lors des séances de saut en hauteur,

au cours desquelles les jambes jouaient un rôle déterminant. Coriace et danseuse se firent une réputation, gracieuses, studieuses, culottées et fougueuses. Le professeur les aimait bien, les deux. Non une préférence, pour celle qui ne faisait pas son âge. Prudence. Scolarité débridée, cours particuliers de rattrapage, interminables, garçons et filles séparés, occasionnellement, caprices ou stratégie. Les parents n'aimaient pas l'enseignant, les garçons un peu moins encore. Non les filles n'avaient pas d'avis, du moins pour les plus timides. Les autres, comme la danseuse, occasions tissées, regards voilés et résultats scolaires à vérifier. Un sourire, un caramel. On pouvait faire des progrès inattendus surtout pendant les compositions, les notes le prouvaient. L'absence aux cours n'était pas conseillée, on pouvait rater des cours très particuliers dont les impacts sur le cursus avaient une importance capitale. L'école des cours particuliers ou l'utilisation d'un compresseur pour gonfler. Les notes, ah les notes, l'évaluation disait le prof fortuné ! La coriace et la danseuse préparaient studieusement leur examen, elles n'avaient pas plus à faire, deux aimants pour faire pirouetter les garçons et des révisions menées tambour battant. Le reste c'était pour après. Pour un autre jour, pour d'autres passions.

Le verdict tomba. La coriace orientée vers l'architecture, la danseuse condamnée à refaire son année. Les autres, ne comptaient plus, l'université, nouveau champ de bataille. Le bord de mer, le farniente et les amours passagères cédèrent la place aux tracasseries administratives d'inscription. Et puis l'amphithéâtre ouvrit grandes ses portes. Le ton et le temps changèrent, s'adaptèrent aux réalités. L'architecture, la coriace en rêvait depuis quelques années, après avoir visité des sites historiques, après les émerveillements sous les voûtes, les arcades, les moulures, les colonnes à chapiteaux, les triplets et les tourelles. Elle se voyait architecte. On lui dira bonjour madame l'architecte et elle lèvera la tête vers les hauteurs, vers le royaume du soleil et des lumières, pour admirer et s'inspirer des moulures, elle s'extasiera en longeant les ruines de Tipaza, celles de Djemila, de Timgad, fixant le magnifique dôme du tombeau de la chrétienne, et se remémorant la visite de Notre Dame de Paris, avec